

quelle la chaleur devient intolérable est notablement plus basse. La "chaleur sèche est donc incomparablement mieux supportée que la chaleur humide."

Cette différence n'a, d'ailleurs, rien de paradoxal et s'explique, comme nous allons le voir, très facilement.

Tout le monde connaît les alcarazas, ces carafes de terre poreuse, en usage dans les pays chauds, dans lesquelles l'eau reste fraîche, quelle que soit la température ambiante ; et il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que ce phénomène s'explique par l'intéressante transsudation de liquide à travers les pores de la poterie et la perpétuelle évaporation qui en résulte, et a pour effet d'enlever de la chaleur aux corps voisins (ceux qui ne sont pas des savants disent de les refroidir, ce qui revient presque au même).

Or, si on essuie une surface mouillée avec un linge humide, on ne parvient que très difficilement à l'assécher complètement, alors que l'inverse se produit si on prend un linge bien sec. La même chose se passe dans le cas de l'alcarazas ; selon que l'air qui entre en contact avec elle est plus ou moins intense et la réfrigération plus ou moins grande.

Eh bien, les choses se passent de même pour le corps humain qui, lorsqu'il fait chaud, se recouvre de sueur sans cesse renouvelée et évaporée ! Ainsi s'expliquent, les différences d'effets du bain turc et du bain de vapeur, et les sensations si différentes éprouvées, à degré de température égale, par temps sec ou humide, les différences d'habitations, dans les mêmes conditions, de deux régions voisines, etc.

Ceci posé, on comprend qu'un premier ordre d'accidents peut résulter d'une trop brutale évaporation qui, dépassant le but, amène le refroidissement au lieu de simplement s'opposer à l'échauffement exagéré : c'est ce qui se passe dans le cas banallement connu où le corps, couvert de sueur, est exposé à un courant d'air vif.

Le but du vêtement est, précisément, de permettre le passage à des températures différentes (autrement dit, à des conditions d'évaporation différentes) sans à-coups brusques. Or, pour bien remplir cette condition, "rien ne vaut les vêtements de laine", qui sont de parfaits isolants. (Si l'on veut avoir la preuve formelle de cette qualité, il

suffit de prendre dans la main un morceau de glace enveloppé de molleton ; on constatera que, d'une part, on ne perçoit guère le froid de la glace, et que, d'autre part, celle-ci n'est guère influencée par la chaleur de la main.) On s'explique donc et l'emploi qu'en font instinctivement les populations blanches des pays chauds (quand aux individus des races noires, des conditions complexes spéciales leur permettent de rester nus ou à peu près), et le classique préjugé du gilet de flanelle. En effet, tout autre étoffe de laine placée au "voisinage" de la peau remplirait le même rôle, car le contact immédiat n'est pas indispensable et est parfois mal supporté.

Les autres accidents se produisent par un mécanisme inverse, et c'est bien à tort qu'on leur donne le nom de coups de soleil et d'insolation, car ils peuvent éclater sous l'influence de toute autre source de calorique, dans les chaufferies de navire, par exemple.

Les uns sont légers et consistent simplement en une brûlure plus ou moins étendue des parties découvertes, consistant ordinairement en une rougeur livide désagréable, et allant quelquefois jusqu'à la formation de petites cloches remplies de liquide. On tend d'ailleurs, à rapporter ces troubles sans gravité, à l'action des rayons chimiques de la lumière plutôt qu'à la chaleur même, et, si nous rappelons cette conception théorique, c'est pour expliquer pourquoi on a pu conseiller l'emploi d'étoffes rouges (imperméables, comme le savent les photographes, à cet ordre de rayons) pour s'en préserver : l'ombrelle et la toilette rouges auraient donc une raison d'être, tout comme la veste rouge des spahis et le burnou rouge de certains Arabes !

Plus funestes sont les accidents dûs aux troubles du mécanisme régulateur de la chaleur du corps qui constituent "l'insolation". Ceux-ci s'annoncent, ordinairement, par des symptômes qui permettent, jusqu'à un certain point, de les prévoir ; soit inextinguible, sensation de chaleur insupportable, maux de tête ; puis, accablement, tendance au sommeil. Ensuite, la transpiration s'arrête complètement, la peau devient sèche, brûlante, le patient est tourmenté d'incessantes envies d'uriner, puis surviennent des nausées, des vomissements, et enfin, la perte de connaissance qui, beaucoup plus rarement, le terrasse d'emblée.

Arrivée à ce moment, la mort est presque